

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

JAMES BROWN
METTAIT
DES BIGODIS

texte et mise en scène

Yasmina Reza

19 septembre –

15 octobre 2023

création

James Brown mettait des bigoudis

texte et mise en scène **Yasmina Reza**

avec

Micha Lescot Jacob Hutner

André Marcon Lionel Hutner

Alexandre Steiger Philippe

Josiane Stoléru Pascaline Hutner

Christèle Tual la Psy

et le musicien **Joachim Latarjet**

assistanat à la mise en scène **Oriane Fischer**

musique **Joachim Latarjet** en collaboration avec **Tom Menigault**

scénographie et lumières **Éric Soyer**

assisté de **Marie Hervé**

création vidéo **Renaud Rubiano**

costumes **Marie La Rocca**

maquillages et coiffures **Cécile Kretschmar**

couture **Eléa Lemoine**

coaching vocal **Virginie Côte**

construction du décor **atelier de La Colline – théâtre national**

production **La Colline – théâtre national**

coproduction **TS3, Théâtre Marigny – groupe Fimalac Entertainment**

avec le généreux soutien d'**Aline Foriel-Destezet**

remerciements à **Thalieu productions** et **Tony Zanghi**

Le texte de la pièce a paru le 30 août 2023 aux éditions **Flammarion**.

AUTOMNE 2023

Grand Théâtre du 19 septembre au 15 octobre

du mercredi au samedi à 20h30, mardi à 19h30 et dimanche à 15h30
relâche dimanche 24 septembre
création à La Colline • durée 1h45

régisser général **Arnaud Godest** régisseur son **Tom Menigault**
technicien son **Aurélien Hamon** régisseur vidéo **Igor Minosa**
régisseurs lumières **Pascal Levesque, Stéphane Touche**
régisseur principal machinerie **Adrien Geiler** machiniste-cintrier **Farid Aberbour**
machiniste **Ruben Veau** habilleuse **Laurence Le Coz** accessoiriste **Laetitia Mercier**
maquillages coiffures **Emmanuelle Verani**

sur la route

du 27 mars au 5 mai 2024 au Théâtre Marigny

audiodescription

dimanche 1^{er} octobre à 15h30 et mardi 3 octobre à 19h30
en partenariat avec l'association Souffleurs de Sens

On n'a pas vu venir la chose. On n'a pas senti que ça pouvait basculer. Non. Ni Lionel, ni moi. Nous sommes seuls et désemparés. À qui en parler? Il faudrait qu'on arrive à en parler, mais à qui confier un secret pareil? Il faudrait pouvoir le dire à des gens de confiance, très compatissants, qui ne fassent montre d'aucun humour sur le sujet. Nous ne supportons pas la moindre nuance d'humour sur le sujet, bien que nous soyons conscients, Lionel et moi, que s'il ne s'agissait pas de notre fils, nous pourrions en rire. Et même, pour être honnête, en rire en société à la moindre occasion. Nous ne l'avons même pas dit à Odile et Robert. Les Toscano sont nos amis de toujours, bien qu'il ne soit pas si facile de maintenir une amitié de couple à couple. Je veux dire en profondeur. Finalement les seules relations véritablement intimes entre les êtres ne se jouent qu'à deux.

Il y a des personnages qui, laissés dans les pages des romans, ne demandent qu'à revivre.

Dans un chapitre d'un livre précédent, *Heureux les heureux*, Pascaline Hutner racontait comment son mari Lionel et elle avaient vu leur fils Jacob se transformer peu à peu en Céline Dion.

C'était dans le livre une histoire parmi d'autres, celle d'un enfant qui devient méconnaissable, sans conclusion comme les autres.

Dans *James Brown mettait des bigoudis*, Jacob est maintenant dans une maison de repos. Un mot qui ne veut pas dire grand-chose, maison de détresse ou de joie. Un établissement, on ne sait pas où mais au milieu d'une nature ordonnée et impavide. Il s'y est fait un ami, Philippe. De même que Jacob se vit en Céline Dion ou voudrait être la chanteuse, Philippe est un homme blanc qui s'identifie comme noir ou voudrait être noir.

On ne connaît pas leur degré de déraison, ni même si déraison il y a.

De quoi sommes-nous construits ? De qui sommes-nous faits ?

On dit qu'aucun être humain ne se construit sans projection et sans modèle. La psychiatre à qui les parents Hutner ont confié leur fils ne cherche pas à ramener les patients à leur définition d'origine. Elle s'emploie à les harmoniser, les rendre apte à assumer leur émancipation.

C'est une fantaisie, au sens musical du terme, sur l'identité ou la différence – comme on voudra.

Beaucoup de choses nous échappent. Je ne voudrais pas ici donner des clés qui n'en sont pas.

Yasmina Reza, 13 avril 2023

Ni la réalité d'une nuit, ni même celle de toute une vie humaine ne peut signifier notre vérité la plus intime.

Arthur Schnitzler, *La Nouvelle rêvée*, Le livre de poche, 2002

En quoi consiste l'acuité de la solitude ? Il est banal de dire que nous n'existons jamais au singulier. Nous sommes entourés d'êtres et de choses avec lesquels nous entretenons des relations. Par la vue, par le toucher, par la sympathie, par le travail en commun, nous sommes avec les autres. Toutes ces relations sont transitives : je touche un objet, je vois l'Autre. Mais je ne suis pas l'Autre. Je suis tout seul. C'est donc l'être en moi, le fait que j'existe, mon exister qui constitue l'élément absolument intransitif, quelque chose sans intentionnalité, sans rapport. On peut tout échanger entre êtres sauf l'exister.

Emmanuel Levinas, *Le Temps et l'Autre*, PUF, Quadrige, 1983



Jacob Hutner par Micha Lescot

Le Garçon sur la balançoire

Le garçon sur la balançoire
Tient les cordes de ses vieux bras
Il renverse sa tête au soir
Et bascule de haut en bas

À côté les enfants rigolent
D'où vient ce bonhomme
Qui envoie ses guiboles
Jusqu'au sommet des ormes

Car les plus belles chaussures de la ville
C'est lui qui les a
Les plus belles chaussures de la ville
C'est à ses pieds qu'on les voit

Il n'a pas l'âge et pas la gueule
Des habitués du jardin
Qu'est-ce qu'il fait là tout seul
Endimanché pour rien

Joyeux qu'en se balançant
Sombre joie de tout son corps
De bas en haut braquant
Ses fusées bicolores

Car les plus belles chaussures de la ville
C'est lui qui les a
Les plus belles chaussures de la ville
C'est à ses pieds qu'on les voit

La nuit tombe, personne ne vient
Chercher le garçon bizarre
On dirait qu'il n'attend rien
Ni qu'on l'emmène autre part

Joyeux dans sa solitude
Fouetté par le vent
Il projette en altitude
Ses trésors ondoyants

Les plus belles chaussures de la ville
C'est lui qui les a
Les plus belles chaussures de la ville
Il faut que tout le monde les voit.

—

Yasmina Reza, *James Brown mettait des bigoudis*, Flammarion, 2023



Philippe par Micha Lescot

Au bout de la nuit, l'amitié

Les personnages de Reza agitent la vie, se rebiffent, sont submergés par leurs nerfs, éprouvent de grands moments d'abattement, se sentent physiquement frappés par la mélancolie, la tristesse ou l'inquiétude déraisonnable. Ils veulent éprouver la vie. Dans ses romans, la fenêtre que Yasmina Reza ouvre sur leurs intériorités ne laisse aucun doute sur la force de leurs inquiétudes ni leur portée essentielle.

Chaque texte ajoute de nouveaux visages à la mosaïque des tourmentés, témoins d'un monde qui ne cesse de rétrécir à l'intérieur d'eux. La certitude de leur solitude n'empêche pas la quête du lien. Jusqu'au dernier instant ses personnages se débattent pour dire le monde tel qu'ils le voient, avec mauvaise foi, tendresse, rage, folie, obstination, dire qu'ils sont vivants et peut-être aussi pour être entendus.

Alice Bouchetard, *Le Syndrome du lien* in « L'atelier du roman » n° 91 –
Yasmina Reza, *Au bout de la nuit, l'amitié*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux,
2017



Road to South, tournée de Jacob Hutner

Mais quel est le sens de la « réalité de genre » qui fonde notre perception de cette façon ? Peut-être pensons-nous savoir quelle est l'anatomie de la personne [...] Ou alors nous tirons savoir des vêtements portés par la personne, ou bien de la manière qu'elle a de les porter. Il s'agit d'un savoir naturalisé, même s'il est fondé sur une série d'inférences culturelles dont certaines sont tout à fait erronées. En effet, si nous prenons un autre exemple que le drag, disons la transsexualité, nous voyons bien que, dans ce cas, il est impossible de se faire la moindre idée sur l'anatomie stable à partir des vêtements qui couvrent et assemblent le corps. Ce corps peut être préopératoire, transitoire ou postopératoire ; même le fait de voir le corps pourrait ne pas régler la question : car quelles sont les catégories qui nous permettent de voir ? Au moment où nos perceptions culturelles ancrées au quotidien échouent, lorsqu'on n'arrive pas à lire avec certitude le corps que l'on voit, c'est précisément le moment où l'on n'est plus sûr.e de savoir si le corps perçu est celui d'un homme ou d'une femme. L'expérience que nous faisons dudit corps consiste précisément à hésiter entre ces catégories. Lorsque de telles catégories sont mises en question, la réalité du genre entre aussi en crise : on ne sait plus comment distinguer le réel de l'irréel. Et c'est à cette occasion que l'on comprend que ce que nous tenons pour « réel », ce que nous invoquons comme du savoir naturalisé sur le genre est, en fait, une réalité qui peut être changée et transformée.

Judith Butler, *Trouble dans le genre*, La Découverte poche, 2006

*Cette existence est un exil au sens le plus fort :
nous n'y sommes pas, nous y sommes ailleurs
et jamais ne cesserons d'y être.*

Maurice Blanchot, *De Kafka à Kafka*, Éditions Gallimard, 1994

Je ne connais pas les langues, aucune langue, de mes père, mère, ancêtres, je ne reconnais ni terre ni arbre, aucun sol ne fut le mien comme on dit je viens de là, il n'y a pas de sol où j'éprouverais la nostalgie brutale de l'enfance, pas de sol où écrire qui je suis, je ne sais pas de quelle sève je me suis nourrie, le mot natal n'existe pas, ni le mot exil, un mot pourtant que je crois connaître mais c'est faux, je ne connais pas de musique des commencements, de chansons, de berceuses, quand mes enfants étaient petits, je les berçais dans une langue inventée. D'où était mon père, mon père lui-même ne pouvait dire d'où il venait, de Tachkent, de Samarkand, que jamais il n'avait vus, de Moscou où il était né, d'Allemagne où il avait appris sa première langue oubliée plus tard, de nulle part dont il ait pu parler, dont il ait conservé traces sauf dans son corps, ses yeux et dans la brutalité de certaines manières. J'ai vu la ville de ma mère, j'ai entendu la langue de ma mère, il y a un pays qui s'appelle La Hongrie qui était le sien, dont elle ne m'a rien dit et qui ne m'est rien. Je ne peux pas dresser la table comme ma mère, ma mère n'a jamais dressé de table, je ne sais pas faire ce que les mères font et qu'elles ont appris de leurs mères dans leur tradition, je n'ai pas de religion, je ne sais pas allumer les bougies, je ne sais faire aucune fête, je ne sais pas raconter l'histoire de notre peuple, je ne savais même pas que j'avais un peuple. Je n'ai pas de racines, aucun sol ne s'est fiché en moi. Je n'ai pas d'origines.

Yasmina Reza, *Nulle part*, Folio, 2016

Yasmina Reza

Les œuvres théâtrales de Yasmina Reza sont adaptées dans plus de trente-cinq langues et jouées à travers le monde dans des centaines de productions aussi diverses que la Royal Shakespeare Company, L'Almeida Théâtre à Londres, le Berliner ou la Schaubühne à Berlin, le Burgtheater de Vienne, ainsi que de Moscou à Broadway. Elles sont portées au plateau par des metteurs en scène tels que Jürgen Gosch, Krystian Lupa, Luc Bondy, José-Maria Flotats, Matthew Warchus ou Thomas Ostermeier. L'autrice a par ailleurs obtenu le Laurence Olivier Award au Royaume-Uni et le Tony Award aux États-Unis pour « *Art* » et *Le Dieu du carnage*.

Pour le théâtre elle a publié *Conversations après un enterrement*, *La Traversée de l'hiver*, *L'Homme du hasard*, « *Art* », *Trois Versions de la vie*, *Une pièce espagnole*, *Le Dieu du carnage*, *Comment vous racontez la partie*, *Bella Figura* et écrit les romans, tous traduits à travers le monde, *Hammerklavier*, *Une désolation*, *Adam Haberberg*, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer*, *Nulle part*, *L'Aube le soir ou la Nuit*. *Heureux les heureux*, publié en janvier 2013, a obtenu le Prix du journal Le Monde. Son roman *Babylone* a reçu en novembre 2016 le Prix Renaudot, tandis que son dernier *Serge* est sorti en janvier 2021.

Yasmina Reza a mis en scène *Le Dieu du carnage* au Théâtre Antoine, *Comment vous racontez la partie* et *Bella Figura* au Théâtre du Rond-Point, *Anne-Marie la Beauté* présenté à La Colline en 2020 et publié la même année. Sa dernière pièce *James Brown mettait des bigoudis* a été créée au Bayerisches Staatsschauspiel de Munich le 23 février 2023, avant sa création à La Colline dans sa propre mise en scène. Elle a réalisé en 2010 son premier film *Chicas*.

*Pourquoi s'énerver à vouloir jouer
son rôle, qui s'en soucie,
demain il y aura un autre monde
et encore un autre...*

Yasmina Reza, *James Brown mettait des bigoudis*